

## François Mathieu : l'architecture des formes

Bernard Lamarche

Number 115, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84397ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

### ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Lamarche, B. (2017). Review of [François Mathieu : l'architecture des formes]. *Espace*, (115), 91–92.

François Mathieu, *Bielle initiative*, 2016. Cannes à pêche, acier, ficelles de polyester, béton. Rayon et rayonnement, 2016. Bois, huile de lin et cire d'abeille, acier inoxydable, tendon synthétique, poulies d'acier, cordes de nylon, béton armé. Photos : Charles-Frédéric Ouellet.



## François Mathieu : l'architecture des formes

Bernard Lamarche

### TRAVAUX ARMILLAIRES

#### L'ŒIL DE POISSON

#### QUÉBEC

9 SEPTEMBRE -

9 OCTOBRE 2016

Depuis quatre ans, à la rentrée culturelle, l'œil de Poisson accorde sa première plage d'exposition à des artistes aguerris comme Paryse Martin (2013) et Alexandre David (2014)<sup>1</sup>. Dans cette lignée, les deux salles du centre d'artistes étaient, en septembre, dédiées à François

Mathieu. Sa pratique, qui s'étend maintenant sur plus de 25 ans, repose notamment sur l'univers mythique de la machine, comme l'a souligné sa participation à la Manif 6, *Machines - Les Formes du mouvement*. Invité par la commissaire Nicole Gingras, il y présentait un dispositif de bois et de béton qui menait à se demander s'il était possible qu'il s'envole un jour. Plutôt que de poursuivre le mythe de la machine célibataire, mise au jour en 1954 par Michel Carrouges autour de Marcel Duchamp, les machines de Mathieu semblent remonter le cours du temps et, du moins en esprit, s'arrimer plutôt aux inventions d'un Léonard de Vinci. C'est dire combien les sculptures de l'artiste donnent souvent l'impression d'avoir un usage insoupçonné, qu'il s'agirait de découvrir à chaque instance.

Faites de ciment, de bois, de cordes, de cuir et de cannes à pêche, les récentes sculptures de l'artiste, sans renoncer totalement à la filiation machinique, investissent la forme de la sphère qui devient, tour à tour, surface, structure, contenant, mais aussi abri, casque et bouée. À elle seule, la liste des matériaux d'une œuvre comme *Rayon et rayonnement* (2016), avec son objet central de 243 centimètres de diamètre, présente un lexique au demeurant proche du monde de la construction et de l'artisanat, qui n'est pas sans donner à l'ensemble une impression surannée : bois, huile de lin et cire d'abeille, acier inoxydable, cuir, tendon synthétique, poulies d'acier, corde de nylon, béton armé. Or, bien qu'ancré à souhait dans la matière, le corpus en salle convoquait des principes de création largement inspirés des registres du virtuel et du naturel, plongeant au cœur de certains traits qui, en sculpture, sous-tendent la création la plus actuelle.

Énonçant clairement ses couleurs quant à l'approche retenue relativement aux diverses déclinaisons de la sphère offertes, le titre de l'exposition, *Travaux armillaires*, n'avait pas comme seul avantage d'insister sur la nature incomplète de ces œuvres. Certes, ainsi affublés de ce vocable, ces « travaux » semblaient inviter à considérer chacun des éléments comme des exercices ou encore sous l'angle des opérations soumises à la pensée. Ce titre alignait aussitôt la lecture de ces sculptures sur le domaine scientifique – en évoquant l'astrolabe sphérique, dont les éléments fondamentaux sont l'« armille », un instrument de mesure et d'observation astronomique – et sur le domaine de la botanique, par le renvoi à une espèce connue de champignons parasites se nourrissant du bois et qui possède la caractéristique de se développer en grappes, en touffes serrées.

*Une surface en construction (premier déploiement)*, de 2016, se présente comme un dôme partiel fait de grosses pièces de bois arrondies. Sa surface extérieure lisse n'est pas sans rappeler un ouvrage de marqueterie. Plus brut, l'intérieur laissé visible permet de voir, sous la paroi, l'appareil de soutien fait de poteaux fichés, comme une charpente qui aurait poussé sur place. C'est l'impression que donne cette construction, de s'être développée à partir d'un seul élément démultiplié. À quelques pas de là, trois autres de ces structures berçantes, en croix cette fois, suggèrent une pyramide assemblée par des anneaux de fer forgé, pour former *Étude armillaire 1* (2016), évoquant une bouée de sauvetage au mouvement potentiel.

Pour *Bielle initiative* (2016), dont le titre propose un jeu de mots volontaire, des lignes à pêche composent une structure sphérique incomplète, irradiant depuis un noyau unique. Évoquant l'architecture par sa parenté

avec les structures géodésiques, cette forme est parcourue de cordes reliant les sommets puis s'attachant au mur. Ces ficelles poursuivent leur course jusqu'à retomber en ligne droite au sol, retenues par des poids en béton ayant l'aspect de petites bouteilles lancées à la mer. Entre la trajectoire des cordages et l'immobilisme obligatoire de la composition, l'éclairage joue ici le rôle majeur de propager l'effet des vecteurs en déstructurant les orbes ainsi créés.

Derrière une cimaise placée au centre de l'espace, et comme si l'œuvre tenait littéralement le mur, *Rayon et rayonnement* se rapproche plus de l'astrolabe, avec de grandes orbites enchevêtrées, faites de bois laminé et courbé, couvert d'une coiffe de cuir, comme si elle demandait protection. C'est peut-être bien ce qui se trame ici, alors que d'autres cordages s'allongent dans l'espace, tenus par des poids plus volumineux que les premiers. D'un même mouvement, ces masses tendent les cordes comme si celles-ci hissaient la sphère, cette dernière étant étrangement retenue au sol par une galette de béton, sorte d'entrave à son envolée. Pourtant, d'autres de ces poids aussi coulés dans le béton restent suspendus au-dessus de la structure, menaçant à tout moment de l'écraser.

Cette exposition, qui comprenait en tout huit pièces, développait un aller-retour constant entre ce qui permet, pour reprendre le titre d'une des petites sculptures placées dans la petite salle, de *Tendre vers une forme* et de la mettre en jeu d'un même souffle. Il n'est peut-être pas surprenant que, pour avoir sans doute entendu l'expression récemment, il me soit venu en tête, au sortir de la salle, cette maxime populaire voulant que *le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre*. Dans cet adage logent évidemment des notions associées à la ressemblance, mais aussi à la gravité qui contribue à ce que le fruit se détache. Et c'est ce potentiel que François Mathieu excelle à rendre dans la reprise du mouvement virtuel des sphères qu'il a sculptées et auxquelles il permet de prendre un essor sans jamais donner l'impression d'en épuiser le potentiel de régénération.

1. À l'exception, peut-être, de l'exposition de Samuel Roy Bois, en 2015, pour les 30 ans du centre d'artistes.

Bernard Lamarche est, depuis 2012, conservateur de l'art actuel au Musée national des beaux-arts du Québec. Il a été conservateur de l'art contemporain au Musée régional de Rimouski, de 2005 à 2011 et, auparavant, critique d'art au quotidien *Le Devoir*. En 2016, il a été commissaire d'Installations : *À grande échelle*, l'exposition inaugurale du Pavillon Pierre Lassonde du MNBAQ. *Les matins infidèles. L'art du protocole*, présentée au MNBAQ, a obtenu, en 2014, le prix de la meilleure exposition en musée, galerie universitaire ou fondation lors du Gala des arts visuels de l'AGAC.

## Présence et absence au monde. Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières

Sébastien Dulude

### LE MEILLEUR DES MONDES

#### TROIS-RIVIÈRES

23 JUIN –

9 SEPTEMBRE 2016

À l'été 2016, une septième biennale de sculpture contemporaine animait de multiples lieux de Trois-Rivières, s'étendant même hors de la Mauricie en intégrant les espaces du Circa art actuel au circuit proposé. C'est fort de ce nouveau partenariat avec le lieu d'exposition montréalais que le thème « Le meilleur des mondes » se faisait découvrir du public, le 20 juin dernier, au quatrième étage du Belgo.

L'intitulé, emprunté à Aldous Huxley, évoque bien sûr un imaginaire d'anticipation fondé sur un contrôle absolu des structures technocratiques sur la population, de même qu'une prise en charge du devenir humain — et de sa première et unique finalité : le bonheur — par le corps politico-médical. Or, il existe bien une seconde lecture, littérale, à cet énoncé, qui formule une invitation à penser le monde dans la perspective superlative de l'espoir, du rêve, de l'utopie. Scénarios post-humains ou fantasmagories oniriques, de manière tout à fait révélatrice, plusieurs des mondes imaginés pour cette biennale posaient l'humain comme un élément superfétatoire, voire indésirable.

Chez Circa, où s'ouvrait donc le bal, Erika Dueck (Toronto) et Mathieu Valade (Saguenay) présentaient des œuvres qui indiquaient l'une des pistes d'interprétation de la thématique les plus fécondes : la création d'espaces clos, microcosmiques. Chez Dueck en particulier (*Through Still Wanderings*), les maquettes de lieux domestiques aussi réduits que chargés faisaient apercevoir ce que d'aucuns considèrent effectivement comme le meilleur des mondes : des murs de bibliothèques débordantes de livres et de manuscrits. Comme envers du décor, les parois extérieures de ces enclaves de solitude totale étaient laissées à leur état brut, comme pour renforcer l'effet d'isolement de ces constructions presque impénétrables qui, pour exister comme telles, semblent devoir tourner le dos au réel extérieur.

Chez Valade (*Tentative d'évasion*), des natures mortes scellées dans des réservoirs givrés composaient un inventaire d'objets dépareillés, sorte de consigne pour mémoire future. Cette organisation forçait le spectateur à hiérarchiser chaque élément en s'interrogeant sur la valeur intrinsèque et culturelle des choses, un exercice de Dasein qui passait par un jeu de distances pouvant fausser le discernement du spectateur et qui rappelait ainsi que la perception est toujours affaire de filtres, imposés ou consentis.

Dans une veine similaire du récit post-humaniste, la troublante SOMA de Guillaume Lachapelle (Montréal), dont on pouvait admirer d'autres pièces de la même série chez Art Mûr, en septembre et octobre derniers, retenait l'attention. Présentée à la Galerie d'art du Parc, quartier général de la BNSC à Trois-Rivières, son installation consistait en un